

Sans famille

Hector Malot

Adaptation du texte : Christine Ferreira

CD audio

Durée : 2 h 38

Format MP3 : Les MP3 s'écoulent sur l'ordinateur, sur les baladeurs, les autoradios, les lecteurs CD et DVD fabriqués depuis 2004.

Enregistrements : LBP Studio, Malek Duchène

Comédien : Laurent Jacquet

Piste 1 Chapitre 1

Piste 2 Chapitre 2

Piste 3 Chapitre 3

Piste 4 Chapitre 4

Piste 5 Chapitre 5

Piste 6 Chapitre 6

Piste 7 Chapitre 7

Piste 8 Chapitre 8

Adaptation du texte : Christine Ferreira

Maquette de couverture : Nicolas Piroux

Illustration de couverture : Nicolas Piroux

Maquette intérieure : Sophie Fournier-Villiot (Amarante)

Illustrations : Vincent Dutrait

Mise en pages : Médiamax

Rédaction du dossier pédagogique : Bernadette Bazelle



ISBN : 978-2-01-155687-5

© HACHETTE LIVRE 2010, 43, quai de Grenelle, 75905 Paris CEDEX 15.

Tous les droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tout pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et les courtes citations » dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (Alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie (20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

SOMMAIRE

L'ŒUVRE

Chapitre 1	5
Mère Barberin	5
Rémi s'en va	7
Chapitre 2	13
Les leçons de Vitalis	13
Vitalis en prison	14
La chance de Rémi	17
Chapitre 3	23
La vie dure	23
Chapitre 4	31
Mort de Joli-Cœur	31
Rémi perd Vitalis et trouve une famille	36
Chapitre 5	43
Encore un départ !	43
Le vétérinaire et la vache	46
Chapitre 6	51
Retour au village	51
Départ pour l'Angleterre	54
Chapitre 7	57
La famille de Rémi ?	57
Rémi commence à espérer	62
Chapitre 8	67
Le retour en France	67
En famille !	68

ACTIVITÉS

Chapitre 1	75
Chapitre 2	77
Chapitre 3	78

SOMMAIRE

Chapitre 4	79
Chapitre 5	80
Chapitre 6	82
Chapitre 7	84
Chapitre 8	85
FICHES	87
Fiche 1 : La carte du voyage	87
Fiche 2 : Un roman du voyage	88
Fiche 3 : Un roman du spectacle	90
CORRIGÉS DES ACTIVITÉS	93

CHAPITRE 1

MÈRE BARBERIN

Je suis un enfant trouvé.

Jusqu'à huit ans, j'ai cru que j'avais une mère : quand je me couchais, chaque soir, une femme venait m'embrasser ; si je pleurais, elle me serrait doucement dans ses bras, et elle arrêta ma peine¹.

Mais, un jour, arrive de Paris un homme. Il venait dire à ma mère, la Mère Barberin, que son mari était tombé du toit d'une maison pendant qu'il travaillait ; il était maintenant à l'hôpital, et ne pouvait plus nous envoyer d'argent. Le seul moyen d'avoir quelque² argent était de vendre la vache ! Mais une vache, c'est la nourriture du paysan ; si nous la vendions, nous n'avions plus de beurre ni de lait, ni de fromage, ni de tout ce que nous achetions avec quelques litres de lait par jour. Nous avons quand même vendu la vache et, depuis, nous avons seulement mangé du pain le matin, des pommes de terre au sel, le soir, et c'est tout.

Pourtant, le jour du Mardi-Gras³, Mère Barberin a une bonne idée : avec deux œufs, un peu de lait, un peu de farine, elle fait des crêpes⁴. Nous commençons ce bon dîner, quand on frappe à la porte.

1 Peine : chagrin, tristesse.

2 Quelque : ici, un peu.

3 Mardi-Gras : c'est le dernier jour du carnaval. Dans les pays catholiques, c'est une période de fête durant laquelle les gens s'amuse, et mangent bien parce qu'ensuite, pendant quarante jours, vient le carême, période au cours de laquelle on fait pénitence en souvenir des souffrances du Christ. Aujourd'hui, peu de gens se souviennent du sens du carême et du carnaval mais ils ont gardé l'habitude de manger des crêpes le jour du Mardi-Gras.

4 Une crêpe : une sorte de gâteau très plat et rond fait avec de la farine, des œufs du sucre et du sel.

— Qui est là ? demande Mère Barberin. Puis elle se retourne.

— Ah ! Mon Dieu, c'est toi, Jérôme ! dit-elle. Et, me poussant vers un homme qui venait d'entrer, elle ajoute :

— Rémi, c'est ton père.

Voilà cet homme qui se met à table avec nous. Il me regarde manger et demande :

— Est-ce qu'il ne mange pas plus que ça, d'habitude ?

— Oh, si ! dit la Mère Barberin, d'habitude, il mange bien.

Mais je n'avais envie ni de parler, ni de manger.

— Tu n'as pas faim ? me dit l'homme.

— Non.

— Eh bien, va te coucher, et vite.

J'étais depuis quelque temps dans mon lit, mais je ne dormais pas. J'entendais Mère Barberin parler avec son mari, et je me demandais pourquoi mon père semblait méchant. La maison, c'est une grande salle ; dans un coin se trouvait la table, dans un autre mon lit, dans le troisième celui de ma mère. Au fond, c'était la cheminée. Ils étaient tous deux assis près de la table, assez loin de moi, mais je pouvais entendre ce qu'ils disaient.

— Pourquoi as-tu gardé cet enfant ? demandait l'homme.

— Parce que je l'aime. Rappelle-toi, Barberin, nous l'avons trouvé quand il était à peine un bébé, je lui ai donné mon lait, à ce pauvre petit, puisque notre fils venait de mourir. Comment, pouvais-je le jeter dehors !

— Quel âge a-t-il ?

— Huit ans.

— Il faut nous débrouiller pour gagner de l'argent avec lui. Ah, que j'ai été bête ! Quand je l'ai trouvé, il y a huit ans, à notre porte, il était habillé de beaux vêtements. J'ai cru que ses parents allaient venir le chercher, et nous donner de l'argent. Maintenant, il doit gagner sa vie. Nous n'avons plus de vache, mon accident ne me permet plus de travailler. Ne me dis rien, c'est décidé.

Puis il sort. Alors, j'appelle Mère Barberin ; elle arrive vite, et m'embrasse.

— Tu ne dors pas, mon petit ? Tu as donc tout entendu ?

— Oui, et je comprends. Tu n'es pas ma Maman, et cela me fait de la peine. Mais cet homme n'est pas mon père, et cela me fait plaisir, parce que je ne l'aime pas.

Je pleurais. Je voulais bien gagner ma vie, mais j'avais peur de ne pas rester avec ma Mère Barberin. On m'avait parlé d'une grande maison où vont les enfants et les vieux qui n'ont personne pour s'occuper d'eux. Je ne voulais pas y aller. La Mère Barberin me tenait la main, en me parlant doucement. Le sommeil, enfin, est venu.

RÉMI S'EN VA

Le lendemain, je décide de rester près de la Mère Barberin, ne voulant pas la quitter ; mais le père Barberin arrive, et me dit de venir avec lui au café⁵. Là, assis à une table, se trouvait un vieil homme, grand, avec de longs cheveux gris qui pendaient⁶ sur ses épaules. Autour de lui, trois chiens et un singe étaient assis. Et, pendant que Barberin racontait aux gens du café qu'il ne voulait plus me garder chez lui, le vieil homme, sans dire un mot, sans remuer⁷, me regardait.

Tout d'un coup⁸, me montrant de la main, il demande à Barberin :

— C'est cet enfant-là qui vous gêne⁹ ?

— Lui-même.

5 Un café : un lieu public où on peut boire du café, du thé et tout genre de boissons chaudes ou froides. Il y a beaucoup de cafés en France.

6 Pendre : ici, descendre.

7 Remuer : bouger.

8 Tout d'un coup : soudain.

9 Gêner : embêter, déranger.

Le vieil homme regardait Barberin, puis me regardait. J'avais très peur.

— Donnez-moi cet enfant, dit enfin le vieil homme. Il travaillera avec moi.

Barberin, voyant la possibilité de gagner peut-être de l'argent, demande alors :

— Combien me le paierez-vous ?

— Vingt francs par an, dit le vieil homme. Je ne vous l'achète pas, je vous le loue.

— Vingt francs ? C'est très peu.

— Ce que vous voulez, n'est-ce pas, c'est que cet enfant ne mange plus de votre pain ? Et moi, je vous offre de me charger¹⁰ de lui.

— Mais regardez le bel enfant ! Il est fort comme un homme ! Il est solide !

— Oui, il est fort, mais il ne pourrait pas faire un travail dur.

— Lui ? Mais si, regardez-le de près.

Ces deux hommes en train de parler de moi, et du prix que je pouvais valoir¹¹, cela me rappelait le jour où le marchand était venu acheter notre vache.

— Je vous donne trente francs, dit le vieillard¹². Alors, je me jette sur le vieil homme et lui dis :

— Laissez-moi ici, Monsieur, ne m'emmenez pas, s'il vous plaît ! Je veux Mère Barberin.

— Assez¹³, me dit Barberin, ou tu vas avec le vieux Vitalis ou tu t'en vas tout seul. Et si tu pleures, je te bats.

¹⁰ Se charger de quelqu'un : s'occuper de lui.

¹¹ Valoir : coûter.

¹² Un vieillard : un vieil homme.

¹³ Assez : ça suffit.

— Il n'a pas envie de quitter la femme qui s'est toujours occupée de lui, il a du cœur, c'est bon signe¹⁴, dit Vitalis. Allons, viens, mon enfant, comment t'appelles-tu ?

— Rémi.

— Eh bien, viens, Rémi. Prends ton paquet, et partons.

Nous voilà donc partis. Tout en marchant¹⁵, je regardais ma maison, où j'habitais depuis si longtemps, où j'avais été heureux, jusqu'à l'arrivée de Barberin. Vitalis me donnait la main. Les trois chiens, Capi, Zerbino, Dolce, marchaient, tranquilles, et le singe Joli-Cœur, sur l'épaule de son maître, semblait content.

Nous étions maintenant à un endroit élevé¹⁶ et je pouvais voir notre maison. Elle était éclairée par le soleil, et juste à ce moment, Mère Barberin poussait la porte du jardin. Alors, je me mets à crier, de toutes mes forces :

— Maman ! Maman !

Mais nous étions trop loin, elle ne pouvait pas m'entendre. Vitalis, qui s'était assis sur l'herbe, vient près de moi, voit ce que je voyais, me regarde appeler ma mère.

— Pauvre petit, me dit-il, viens, mon enfant !

Il prend ma main et la serre dans la sienne. Je le suis. Je tourne la tête ; mais déjà, je ne voyais plus la maison !

Il m'avait acheté, ce Vitalis, mais ce n'était pas un méchant homme. Au bout de quelques minutes, il laisse ma main, et je marche à côté de lui.

C'était la première fois que je marchais si longtemps sans m'arrêter. Vitalis et les chiens ne semblaient pas sentir la fatigue, mais moi, je traînais les jambes¹⁷ et n'osais pas demander à m'arrêter.

14 C'est bon signe : ceci annonce quelque chose de bien. Ici, cela montre que Rémi est un bon garçon.

15 Tout en marchant : pendant que je marchais.

16 Élevé : haut.

17 Je traînais les jambes : je marchais lentement à cause de la fatigue.

J'avais aux pieds de lourdes chaussures de bois qu'on appelle des sabots. Vitalis le voit et me dit :

— Tes sabots te fatiguent. À Ussel, je t'achèterai des souliers.

— C'est loin, Ussel ?

— Voilà un cri du cœur¹⁸, mon garçon ! Tu as envie de souliers ! Eh bien, tu vas en avoir, avec des clous dessous, et aussi une belle culotte¹⁹, une veste et un chapeau. Courage !

Bientôt, voilà Ussel, où mon nouveau maître m'achète de gros souliers, encore plus lourds que mes sabots, une veste, un pantalon, et un chapeau. Je n'avais jamais eu de si beaux habits. Vitalis me sourit et me dit :

— Et maintenant, mon petit, je vais t'expliquer ce que nous allons faire. Nous allons amuser les autres. Nous allons donner ce que l'on appelle des représentations. Je vais t'apprendre ton rôle.



18 Un cri de cœur : quelque chose qu'on dit sans réfléchir, comme si le cœur parlait sans demander l'avis de la raison.

19 Une culotte : un vêtement pour hommes qui habille le corps de la taille aux genoux.

Joli-Cœur et mes chiens ont déjà l'habitude. Toi, tu l'apprendras. Voilà notre histoire : Tu arrives dans une maison où tu dois t'occuper du ménage²⁰. Mais tu ne sais rien faire ! Tu dois avoir l'air bête. Tiens, regarde cette table, ces fourchettes, ces couteaux, ces cuillers, tout cela en désordre²¹. Avance, et range chaque chose à sa place.

Comment faire ? Je restais la bouche ouverte, très sérieux, me demandant vraiment par où commencer. Vitalis se met à rire :

— Très bien ! C'est justement cet air bête que tu dois prendre !

Et il me fait un bon sourire. Puis il appelle Joli-Cœur, qui arrive vite, et, en deux minutes, arrange la table comme il faut. Ensuite, mon maître fait faire leurs tours à Capi, à Dolce, à Zerbino ; il leur fait répéter plusieurs fois, sans jamais se mettre en colère quand ils se trompent. Moi, à la fin de la journée, je me demandais si je pourrais prendre le même air bête chaque fois qu'il le faudrait, et contenter²² mon maître.



20 Le ménage : faire le ménage c'est ranger et nettoyer une maison.

21 En désordre : mal rangé.

22 Contenter : rendre quelqu'un content.

Puis vient le soir. La place du village, devant le petit hôtel, était pleine de monde. Nous arrivons tous ensemble, Vitalis en tête²³ suivi de ses animaux et de moi-même. Nous nous mettons à arranger notre salle de représentation, et nous commençons. Vitalis fait jouer ses chiens et Joli-Cœur. Le petit singe, tenant à la main une assiette de métal²⁴, fait le tour du public et chacun lui donne une pièce²⁵ de monnaie. Enfin, Vitalis pose sur une table, en désordre, les objets qui servent à prendre un repas. Puis il m'appelle ; j'arrive devant la table et la regarde, comme quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il doit faire. Quand tout le monde a bien ri de voir mon air bête, Joli-Cœur vient en courant, avec l'air de se moquer de moi, et met tout en ordre. Tout le monde est content, trouve la pièce amusante et rit. Ces bonnes gens étaient tout étonnés de voir des animaux aussi intelligents, aussi adroits²⁶, et ils lançaient des pièces de monnaie : nous les ramassions pour les donner à Vitalis.

23 En tête : en premier.

24 Le métal : le fer est un métal, l'or et l'argent aussi.

25 Une pièce : ici, un morceau de métal servant à payer. Monnaie : argent.

26 Adroit : habile. Qui fait des choses difficiles avec son corps.